

# Entendons-nous...

Paru dans :  
Itinéraires n° 92, 12.2015

**Les mots nous touchent de tout leur poids d'expériences vécues, de leçons entendues, d'espoirs nourris ou déçus... Alors, mettons un peu d'ordre dans le vocabulaire clé de ce numéro d'Itinéraires.**

**Paix** d'abord, bien sûr, puisqu'il s'agit de « laboureurs de paix ». Qu'est-ce que la paix ? Pour les dictionnaires, c'est la « situation d'un pays qui n'est pas en guerre » (Petit Larousse), plus généralement les « rapports entre personnes qui ne sont pas en conflit, en querelle » (Petit Robert).

Drôle de concept, qui ne pourrait se définir que par son contraire : la guerre, le conflit, les querelles...

Sortons donc des dictionnaires et sondons notre subjectivité. « Être en paix », « avoir la paix », c'est en somme vivre un moment de détente, d'harmonie, avec soi-même (« être ») ou avec les autres (« avoir »). Tout le monde veut la paix – tout le monde veut, du moins, *l'avoir*. Les pires guerriers, les chefs de guerre les plus dénués de scrupules, vous le diront sans rougir : ils veulent la paix. Entendez : ils voudraient que leurs ennemis succombent à leur volonté, leur laissant toute la victoire, ce qui suffirait à ramener... la paix, mais oui !

Bien sûr, les « laboureurs de paix » dont il s'agit dans la présente revue ne sont pas de ce genre-là. N'empêche que l'expression, pour lumineuse qu'elle soit, pour claire qu'elle résonne, souffre de cette ambiguïté.

Ambiguïté que renforce le triste, le consternant sort que l'histoire du XXe siècle a réservé au mot « pacifisme », qui résonnera pour sans doute quelques décennies encore, à nos oreilles européennes, comme synonyme de la lâcheté du traité de Munich. Dommage : les *vrais* pacifistes – les *laboureurs* de paix – qu'étaient Romain Rolland, Henri Barbusse, Jean Giono et leurs amis, méritent mieux que ce mépris dégoûté.

En somme, peut-être avons-nous justement là la clé : la paix authentique n'est pas celle qu'on se contente de *vouloir*, mais celle qu'on accepte de *labourer*, patiemment, courageusement, douloureusement parfois.

A ce terme de paix, si douteux, si galvaudé, certains ont tourné le dos et préféré un vocable inventé, dit-on, par Gandhi : **non-violence**. Laquelle consiste, pour citer Jean-Marie Muller, à « combattre sans concession l'injustice tout en respectant l'humanité des hommes injustes. »<sup>1</sup> Et le même auteur précise : « Le “non” du terme **non-violence** n'est pas un non de négation, mais de résistance. »<sup>2</sup> Résister à la violence que je pourrais commettre comme à celle qu'on entendrait me faire subir ; et même, *dans la mesure du possible*, à celle qui se commet sous mes yeux. Chose, avouons-le, terriblement difficile si l'on se montre trop exigeant avec soi-même, en ce siècle où *tout* dans le monde, ou presque, se déroule « sous nos yeux », TV, Internet et réseaux sociaux aidant...

Il faut savoir choisir ses « champs de résistance » - ses *champs à labourer*, en somme. Nul ne peut lutter contre toutes les injustices, ni promouvoir toutes les justices. A nous de lire dans notre conscience ce qui nous touche vraiment, au plus profondément de nous, et d'agir là, uniquement là.

A propos de non-violence, j'aimerais citer encore cette phrase de Gandhi : « la non-violence parfaite est l'absence totale de *malveillance* à l'encontre de tout ce qui vit. [...] Sous sa forme active, la non-violence s'exprime par la *bienveillance* à l'égard de tout ce qui vit. »<sup>3</sup>

Ce qui nous mène tout droit à cet autre terme dont je désire parler : « **bienveillance** ». Vouloir le bien de quelqu'un, n'est-ce pas, comme le suggère Gandhi, ce que recommande la non-violence, mais en formulation positive cette fois ? Si *non-violence* met, comme le rappelle Muller, l'accent sur la nécessaire opposition à la violence, *bienveillance* en revanche souligne le *bon vouloir*, le *vouloir du*

<sup>1</sup> Dans un article de septembre 2009 – cf. <http://nonviolence.fr/spip.php?article398>

<sup>2</sup> Intervention au Forum social mondial de Porto Alegre, janvier 2005.

<sup>3</sup> *In* Young India, 1919-1922, Madras, S. Ganesan Publisher, 1924, p. 286.

*bien*, quelque chose d'affable, de généreux, une disposition positive envers l'autre qui n'exclut nullement de prendre garde à son intérêt propre. Juliette Tournand a écrit là-dessus un livre magnifique.<sup>4</sup>

La même auteure fait aussi résonner, phonétique aidant, *bien-veillance* avec un autre mot intéressant : *veille*. Car veiller, c'est paradoxalement deux choses : d'une part ne pas dormir, d'autre part ne pas agir. Juliette Tournand relève que ce paradoxe se résout en une attitude passionnante : *se préparer à l'action, immobile, silencieux*. Et, dit-elle (je résume), de la qualité de notre veille dépendra la qualité de notre action. Bien veiller, dans la bienveillance envers autrui comme envers soi-même. Je crois qu'on pourrait trouver de nombreux exemples de telles « bonnes veilles » chez de célèbres « travailleurs de paix » : des jeûnes de Gandhi lorsqu'il se préparait à agir, à l'interminable séjour en prison de Mandela avant de devenir président d'un pays à reconstruire...

Il me faut maintenant parler de deux termes moins agréables à entendre : conflit et violence. Car l'action des travailleurs de paix se déroule dans un monde qui n'en est que trop riche...

Le **conflit** c'est, comme l'indique l'étymologie latine – *cum-flictus* –, un *heurt*. Heurt de besoins, de valeurs, d'intérêts, d'idéologies... - qui se traduit par un choc de sentiments, d'émotions... Désagréable certes ; mais, je l'affirme haut et fort, inévitable. Une relation qui ignorerait le conflit, *tout* conflit, serait une relation terne, superficielle, fuyante. « L'autre est celui dont les désirs s'opposent [*parfois*, ajouterais-je] à mes propres désirs, dont les projets contrarient mes propres projets, dont les droits empiètent sur mes propres droits, dont la liberté menace ma propre liberté, dont l'existence défie ma propre existence » affirme Jean-Marie Muller.<sup>5</sup> Mais on peut apprendre à résoudre ces heurts dans la coopération plutôt que dans la fuite, l'évitement, la soumission ou l'agression.

Cette agression, justement, c'est la **violence**. L'étymologie indique ici *l'abus de la force* (*vis* en latin). « C'est l'incapacité ou le refus de prendre en compte et de respecter le corps, le psychisme et les pensées de soi-même ou d'autrui », écrit la psychosociologue Véronique Guérin<sup>6</sup>. La plupart du temps, devient violent celui, celle qui, placé dans un conflit qui lui est pénible, *ne sait pas, ne sait plus comment s'en sortir autrement*. C'est la fameuse violence « de dernier recours », produit final d'une fâcheuse escalade. Compréhensible certes dans une foule de situations exécrables, considérée d'ailleurs par les tribunaux avec mansuétude, elle n'en est pas pour autant *légitime* aux yeux de l'éthique, du moins pour un auteur comme, encore lui, Jean-Marie Muller : je peux certes me résigner à ne pas savoir mieux faire que te violenter, mais si je légitimais cette action, alors je nierais notre commune humanité.

Abus, incapacité, viol, refus : la violence ne saurait être, comme le veut un fameux oxymore, « douce ». Et la prétendue « violence des éléments » n'est, au mieux, qu'une métaphore. Respectons la force des mots...

Puisque le conflit est souvent inévitable, puisque son escalade dans la violence est illégitime quoique fréquente, il convient de se pencher sur un dernier terme : celui de **combattivité**. Non pas au sens de « propension au combat », définition hélas retenue par le Petit Robert, mais de « puissance d'affirmation de soi » qui « me permet d'affronter l'autre sans me dérober »<sup>7</sup>. Je le préfère au terme de **agressivité** – privilégié notamment par les éthologues, tel Konrad Lorenz, mais aussi par Muller –, du fait de la signification pénible de ce vocable lorsqu'il décrit non pas une attitude mais une humeur, voire un tempérament, abusivement enclin à l'agression. Or la combattivité ne parle pas d'abuser – on retomberait dans la violence ! – mais simplement (simplement ?) de défendre et se défendre, protéger et se protéger. Nulle justice n'arrive « de soi », elle est toujours fruit de luttes, et ces luttes impliquent, mais oui, combat, combattivité, usage d'une force.

Car ce n'est jamais de l'absence de la force que naît la paix, mais bien d'un usage pacifique, non-violent, « non agressif » de la force, mise en branle par cette qualité intérieure que nous appelons : combattivité.

© Philippe Beck

<sup>4</sup> Tournand J., *La stratégie de la bienveillance*. Paris, Inter-Editions - Dunod, 2007. 252 p.

<sup>5</sup> Muller J.-M., *Petit lexique de la non-violence*, 1988. Cf. [www.ircn.org/NonViolence/Lexique/index.htm](http://www.ircn.org/NonViolence/Lexique/index.htm)

<sup>6</sup> *Comportements agressifs - comment faire face ?*, in Non-Violence Actualités, Montargis, 2008, p. 83.

<sup>7</sup> Muller J.-M., *Petit lexique de la non-violence*, 1988, article *Agressivité*.